

## Le projet industriel, social et chrétien

### Villa Flandria : une cité-usine de Buenos Aires

María Marta LUPANO

« Il y a déjà quelques années, suite à des conférences données à Buenos Aires sur la personnalité de Léon Harmel par l'un des directeurs actuels de l'usine modèle de Val-des-Bois, j'ai voulu mieux connaître l'œuvre de cette usine française à travers la biographie de son fondateur. Parcourant ses pages qui montrent l'exemple le plus admirable de compréhension des patrons et de vraie justice sociale appliquée dans le catholicisme, il est né en moi, à côté de l'admiration, un sentiment de scepticisme : tout ceci pouvait être fait en France vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un groupe d'anciennes familles d'ouvriers du textile, attachés, là-bas dans leur petit village du Nord, à la terre et au "métier", au double sens du mot : métier (travail) et métier (machine)...

Mais, lorsque j'essayais, en esprit, de transposer l'œuvre du patron appelé par ses ouvriers "le bon Père", à notre milieu industriel, il s'ouvrait un tel abîme, que je jugeais presque impossible que de tels principes sociaux puissent être appliqués chez nous. Et, la déception était grande quand je comprenais à quel point il était utopique de prétendre mesurer à la lumière des encycliques le comportement de patrons qui se considéraient catholiques dans leur vie privée.

Scepticisme, déception, doute : ces sentiments ont disparu en moi depuis que j'ai pu apprécier la réalité vivante d'une usine inspirée par les mêmes principes que la célèbre filature de Val-des-Bois. Enfin !... le patron catholique est né au vrai sens du mot, qui vit en accord avec ses principes tant à la direction de son usine que dans l'intimité de son foyer.

Enfin !... Voilà la vérité implacable pour ceux qui s'excusent de ne pas pouvoir s'adapter aux règles pontificales prétextant l'impossibilité de résister à la concurrence des autres. Enfin !... nous avons à peu de kilomètres de la capitale, la Filature de coton Flandria qui incarne la solution si attendue du problème social sur la base de la charité et de la justice » (Girard, 1940 : 86).

Nous avons commencé ce chapitre par ce texte de Susana Girard (paru en mai 1940 dans le magazine catholique argentin *Criterio*, après sa visite – avec l'École de service social du Musée social argentin – de l'usine Flandria), parce que nous nous posons la question suivante : est-il vrai que Jules Steverlynck, propriétaire de l'usine fut le Léon Harmel argentin ? Et si c'est le cas, quelles raisons l'ont poussé à réaliser une tâche de cette envergure dans un pays lointain ? Enfin, comment ce modèle a-t-il pu être réalisé ? Mais... comme nous nous intéressons aussi à l'analyse des mécanismes du pouvoir utilisés par les chefs d'entreprise et de la façon dont ils se sont manifestés dans l'espace urbain, notre but se complique : d'un côté, il a existé une œuvre philanthropique, de l'autre une usine qui contrôle ses ouvriers non seulement pendant les heures de travail, mais aussi tout le reste du temps, organisant même le quotidien de chaque famille. Nous nous interrogerons donc aussi sur la relation philanthropie-pouvoir.

### **Industrie et territoire en Argentine : le village ouvrier**

Avant de revenir à l'usine Flandria, rappelons brièvement ce que furent les villages ouvriers en Argentine. Dès 1870, quelques activités productives liées à des processus industriels ont exercé une influence particulière sur l'habitat dans les territoires où elles se sont développées, très souvent en les structurant en une succession de villages suivant le tracé des voies ferrées (qui permettaient d'acheminer les produits vers les grands centres de commercialisation, ou vers les ports lorsqu'ils étaient destinés au marché international comme par exemple la viande et le tanin). C'est ainsi que, dans la province de Tucumán, des villages entiers sont nés autour des sucreries (pour le traitement de la canne à sucre), ou des villages forestiers dans la province de Santiago del Estero ou de Chaco à l'orée des forêts de quebracho, ou dans la région de Cuyo (provinces de Mendoza et San Juan) des villages viticoles liés à l'industrie du vin.

Ces villages avaient une caractéristique : ils s'étaient organisés autour des usines où l'on transformait la matière première tirée des immenses surfaces qui les entouraient. C'est-à-dire qu'il y avait une différence très nette entre l'espace urbain, où avaient lieu les activités industrielles, et l'espace rural où se développaient les activités primaires. Cette différence était aussi marquée dans les logements des travailleurs puisque les maisons destinées aux ouvriers avaient des conditions d'habitabilité différente et même une place différente dans le village ; les travailleurs agricoles avaient des maisons misérables, souvent fabriquées par eux-mêmes et installées en marge.

Ce genre de structure urbaine, étroitement liée à un processus de production, apparaît surtout au cours de la première étape (vers 1880) de développement industriel de l'Argentine et se retrouve surtout avec les industries liées aux ressources naturelles, comme par exemple les industries agricoles (sucreries, moulins à herbe à maté, séchoirs à tabac, caves, etc.) et dans les industries minières (carrières à chaux, à ciment). Jouaient la distance à l'endroit où se trouvait la matière première et le besoin de fixer la main-d'œuvre pour mieux profiter de l'énergie du travail sur place, puisque les manufactures étaient installées dans des zones dépeuplées ou à demi-peuplées, sans marché du travail préexistant. Si bien que c'est l'industrie qui crée et organise ce marché moyennant la construction de logements pour son personnel.

Dans la province de Buenos Aires, par contre, nous trouvons divers villages industriels avec des caractéristiques différentes selon l'industrie dont il s'agit et les chefs d'entreprise qui les gèrent : depuis ceux structurés autour des carrières à chaux ou ciment jusqu'à ceux structurés autour des établissements frigorifiques ou des industries textiles ; ce dernier cas fournira l'exemple traité ici.

D'après la nature des capitaux et l'importance de l'entreprise, nous pouvons relever deux types de villages industriels, chacun avec ses nuances. D'un côté, celui des entreprises étrangères dont les cadres, les techniciens et le personnel administratif sont de préférence étrangers, et dont les ouvriers – recrutés locaux – ne participent qu'aux tâches rurales (récolte, débroussaillage, élevage, etc.). De l'autre, celui de l'entreprise dont le patron a une relation directe avec ses ouvriers et où il y a une tendance à privilégier l'image du patron-bienfaiteur, où tout s'organise comme une grande famille. Nous pouvons donc parler d'une relation paternaliste dans laquelle le patron est présent dans l'ensemble des relations que l'ouvrier établit avec l'usine.

En outre, la famille du patron ainsi que la famille du travailleur restent intégrées à la vie quotidienne du village. Fréquemment, l'épouse du patron est la présidente des œuvres d'assistance maternelle, s'occupe des

écoles, du dispensaire, etc. La famille de l'ouvrier ne reste pas non plus, hors du contrat de travail, et tout ce qui est fait par sa femme et ses enfants influence l'opinion qu'on se fait de l'ouvrier. On conçoit la relation de travail comme un rapport de dépendance personnelle (Prost et Vincent, 1989 : 49). L'usine Flandria entrera dans ce groupe.

La caractéristique fondamentale de ce système est l'étroite relation existant entre travail et logement qui donne origine à une véritable communauté qui est non seulement liée à l'usine, mais qui fait partie d'un même système social et qui concentre dans un même milieu la production et la reproduction des travailleurs. Les gens fréquentés sont les mêmes à l'intérieur et à l'extérieur de l'établissement : voisins, parents, compagnons de section, chefs, etc. La production et la vie quotidienne constituent une suite indifférenciée<sup>1</sup>.

### Le cas de l'usine Flandria

L'origine de l'entreprise remonte à l'an 1924, lorsqu'un groupe d'industriels belges et espagnols ont décidé, étant donné les difficultés qu'ils avaient pour exporter des tissus de Belgique en Argentine à cause des augmentations fréquentes des impôts d'importation, de créer une usine à Buenos Aires appelée Filature sud-américaine Flandria S.A. Il faut remarquer que depuis 1910, le ministère de l'Agriculture d'Argentine avait tendance à protéger les filatures nationales moyennant un impôt qui frappait les tissus de coton importés de 15 %, et qui même s'il n'a pas eu de succès à ce moment-là, a été à l'origine, après la première guerre mondiale surtout dès 1921, de la création d'un mouvement protectionniste qui, bien qu'inorganisé et irrégulier, a encouragé l'industrie nationale (Dorfman, 1982 : 34).

Même si l'entreprise faisait partie d'un comptoir, celui de la famille Steverlynck, ce fut Jules Steverlynck, un de ses membres, qui décida de l'implantation de l'usine Flandria à Buenos Aires. Jules Steverlynck fut non seulement le moteur de l'usine, mais aussi le promoteur du bourg « Villa Flandria » qui s'est formé autour de l'établissement, lorsque celui-ci a déménagé en 1928 à Jáuregui (à 80 kilomètres de la ville de Buenos Aires), vu les besoins d'agrandissement des locaux (voir figure 1).

1. Quelques idées sur le système d'usine avec village ouvrier ont été tirées des recherches faites par Jose Sergio Leite Lopes sur l'industrie sucrière et textile du Nord-Est brésilien.